

XYZ. La revue de la nouvelle

À New York avec ma fille et ma blonde

Jean-Pierre April



Number 125, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80241ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, J.-P. (2016). À New York avec ma fille et ma blonde. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 35–40.

À New York avec ma fille et ma blonde

Jean-Pierre April

JULIE, l'heure est à la vérité. Et c'est complexe, la vérité, quand on veut se sortir d'un mensonge en commun. Julie, je dois te dire que je connais les dessous d'un événement déterminant, qui nous concerne tous les deux, et sur lequel tu m'as toujours menti. Je ne peux pas t'en vouloir, puisque j'ai prolongé ta tromperie en secret. Je ne voulais pas détruire la fausse version de l'événement, qu'on partageait, chacun de notre bord, sans jamais se le dire.

Au point de départ, c'est moi qui essayais de vous manipuler, toi et Doris, et même New York, qui devait servir de décor.

Tu te souviens, ta mère et moi avons divorcé trois ans avant ce séjour dans la Grosse Pomme. Toi et moi avec ma nouvelle compagne, nous nous étions installés pour une semaine dans un grand hôtel aux abords de Central Park; nous avions deux chambres contiguës, communiquant par la salle de bain. Doris et moi en train de faire l'amour dans une pièce; dans l'autre, toi, toute seule.

Tu faisais ton premier voyage aux États-Unis. Un cadeau de ma part pour tes quatorze ans. C'était aussi un auto-cadeau, parce que je venais d'avoir cinquante ans. En fait, je désirais que vous puissiez vous rapprocher, toi et Doris, au sein d'une simili-famille formée dans l'ambiance enchanteresse d'un lieu mythique. Je nous préparais un beau souvenir fondateur.

À l'époque, je fréquentais Doris depuis une quinzaine de mois; elle tenait toujours à son chic condo de Trois-Rivières, et moi, je ne voulais pas quitter ma grande maison de campagne à Batiscan, laquelle ne lui plaisait guère: trop de mouches et d'odeur de fumier en été, trop de neige le reste de l'année. Trop de trop tout le temps.

Avant de lui proposer d'emménager avec nous deux dans une éventuelle maison à Trois-Rivières, près du cégep où j'enseignais, je voulais voir si nous pouvions partager le même

espace, les mêmes expériences. Je ne t'en avais pas parlé, ni à Doris, mais vous avez dû vous rendre compte de ma stratégie.

Doris aussi faisait une expérience en catimini. Elle voulait voir comment je me comportais avec toi dans le quotidien. Tu lui semblais un peu trop présente, plutôt accaparante; paradoxalement, c'était surtout quand tu restais silencieuse et distante. Doris était habituée à rayonner, elle devenait vite un centre d'attraction, elle croyait alors que tu la boudais. (Était-ce le cas ?)

Quant à toi, j'ai su à notre dernière matinée new-yorkaise quelle était la nature, plutôt radicale, de ta propre expérience.

Tous les trois, on se mentait un peu, on s'en doutait beaucoup, et on ne s'en disait rien.

Je croyais que la magie de New York ferait son effet. Tu disais : « C'est *hot* : les rues entre les rangées de gratte-ciel, on dirait des canyons dans le ciment ! » Le matin, tu devais magasiner dans des boutiques originales avec Doris. Pour ma part, j'allais dénicher des vinyles et des livres excentriques dans des magasins réduits, obscurs et débordants de stock. L'après-midi, on se rejoignait dans un parc, dans une galerie d'art ou dans un *nowhere* un peu fou. Le soir, le resto. Chacun son tour de le choisir. Mais voilà : toi et Doris, vous choisissiez toujours le désaccord. Au début de nos vacances, tu voulais des mets indiens et Doris tenait à la cuisine grecque ; à la fin, c'était l'inverse. Moi, le père, l'amant, le mâle, l'arbitre, le diplomate (plutôt débordé), je devais manifester que j'aimais tous les plats. Par bonheur, c'était toujours le cas.

En moins de deux, tu avais attrapé ton air moche d'ado capricieuse, un brin pernicieuse. Tu dormais peu, comme toujours, et tu dérangeais, comme jamais.

Doris, qui n'avait jamais eu d'enfant, devenait impatiente ; elle te trouvait bébé gâté. Par son père, ai-je compris. Quand Doris t'adressait quelques remarques délicates sur les lacunes de ton comportement adolescentif, tu l'appelais Matante Morale. Moi, je voyais vos humeurs se dégrader au

Qui sait, peut-être que Doris était jalouse ? D'habitude, dans les lieux publics, les gens nous zyeutaient : elle, presque six pieds, mince comme un mannequin, des jambes interminables, le sourire coquin, le regard avide, et moi, ce chauve tout plissé, le dos courbé, le nez long, croche et tombant, qu'est-ce qu'il fait donc avec cette belle gonzesse ? Sur les trottoirs de New York, toutefois, personne ne remarquait ses charmes ; tous les regards étaient dirigés vers toi, des gens de tout âge te souriaient, la pureté de ton regard bleu les émerveillait. Tu rayonnais. Le ravissement te transportait. Loin de Doris.

Même si tu célébrais tes quatorze ans, tu avais l'air d'en avoir dix-sept, et quand tu te maquillais, tu donnais l'impression d'en avoir vingt. Physiquement, tu me semblais si mature, si désirable, que ça m'inquiétait. Quand nous marchions tous les trois dans les allées de Central Park, des jeu-nots en pantalon cargo et T-shirt bariolé te couvraient de regards lubriques. Mais je veillais sur toi comme un amant jaloux. De son côté, Doris voyait bien que je ne la voyais plus très bien.

Lors de notre dernière soirée, au resto de l'hôtel, elle m'a fait une scène ; en fait, c'est toi qu'elle visait. Je ne sais plus quel était l'objet de son mécontentement — une question de bienséance, j'imagine, puisque tu l'as traitée de Matante Morale. Quand elle t'a dit que tu cherchais à imposer ta présence par tes absences d'esprit, tu t'es dressée, offusquée, tu nous as dit que tu préférerais t'embarquer dans ta chambre, « pour être absente d'esprit et de corps », et tu es sortie de table pour filer en trombe vers les ascenseurs.

Je me suis excusé auprès de Doris (elle ne m'a jamais pardonné de la quitter en ce moment tragique), et je me suis précipité pour aller cogner à ta porte de chambre. Tu refusais de répondre. J'ai pressé une oreille contre la porte et je t'ai entendue pleurer. Je t'ai souhaité une bonne nuit de repos. Tu n'as pas réagi.

Mais Doris, oui. Dès mon retour à table, elle m'a dit qu'elle avait hâte de retrouver la paix, dans son condo, toute 37

seule avec Titami. Il savait bien se comporter, lui ; il était bien éduqué, son cher chien-chien. (Un bichon bolonais, avec une boucle rose autour du toupet. Évidemment, je le détestais. Surtout quand il voulait sauter sur le lit pour défendre sa maîtresse lors de nos ébats sexuels. Je craignais qu'il veuille mordre mon bâton.)

Le lendemain matin, quand je me suis levé, j'ai vite pris conscience de ton absence. Tu avais déverrouillé ta porte de notre salle de bain commune, de telle sorte que je puisse entrer dans ta chambre et constater ton départ. Il ne restait plus qu'une demi-journée avant qu'on prenne l'avion. Le scénario parfait pour me foutre la trouille, irriter Doris et semer les embrouilles.

Sur le coup, je ne savais pas où donner de la tête. Doris voulait appeler la police, mais, à côté du téléphone, ton billet a retenu son geste. Tu avais écrit : « Ne vous inquiétez pas, je prends une marche dans la lumière de la nuit. »

Non, je n'étais pas inquiet ; j'étais fou d'angoisse. « La lumière de la nuit » ! « La lumière de la nuit » ! Non mais ! Voulait-elle nous dévaster avec poésie ? !

Pendant que Doris appelait l'ambassade du Canada, je suis allé questionner les membres de la réception. Je leur ai demandé s'ils t'avaient vue passer. Une grande fille blonde, mince, jeune, avenante, un charme désarmant et des yeux d'azur, ça les intéressait beaucoup. Mais ils n'avaient rien remarqué. Ils s'en disaient vraiment désolés.

Je suis sorti de l'hôtel en coup de vent américain, prêt à parcourir le quartier à la vitesse grand V pour scruter les coins sombres avec mon regard aux rayons X de super-héros. Mais je n'ai pas eu besoin de jouer au fou. À la porte de l'hôtel, qui est-ce que je vois ? Toi, insouciant, ravi et ravissant. Et plutôt lasse.

Pour une fois, tu avais envie de dormir.

Je t'ai demandé ce que tu faisais, un livre à la main, au sortir de la nuit. Tu m'as dit que tu l'avais pris sur un banc, dans un parc. Pourtant, il me semblait que tu lisais ce roman

De retour dans notre chambre, comme tu étais plutôt affligée par mes atermoiements désagréables et les sanglots hoquetant de Doris, tu nous as réconfortés, comme une grande fille. Tu as évoqué ta « merveilleuse sortie » :

— Ah ! La solitude paisible dans la nuit lumineuse d'une superville, quelle belle expérience !

Tu étais devenue une grande fille, mais tu restais toute petite. Moi, j'étais sous le choc. Et Doris était excédée. Elle a fini par hurler :

— Mais tu aurais pu te faire enlever, te faire violer, te faire tuer ! À quoi tu pensais ? T'es conne ou quoi ? Mais non, mademoiselle voulait nous faire suer ! Voulais-tu que ton père regrette de nous avoir invitées en vacances ? Eh bien, tu as réussi.

Tu paraissais incrédule, un brin amusée par les vitupérations de Doris. Tu lui as répondu avec une suffisance juvénile :

— Quand tu crois pas au mal, le malheur peut pas te tomber dessus.

C'était le genre de propos qu'aurait tenu mon père.

L'histoire aurait pu s'arrêter là. C'est la version qu'on a toujours partagée, pour notre commodité. Doris a compris qu'elle préférerait son Titami poilu et niaiseux à une ado impolie, renfrognée, imprévisible et on en passe. J'ai saisi que je devais choisir entre toi et Doris. Alors, j'ai pris les deux, mais séparément. C'est ce qui pouvait nous arriver de mieux, à tous les trois (ou quatre, si on compte Titami). Merci, Julie.

En fait, j'avais découvert ton jeu au moment même de quitter l'hôtel pour rejoindre l'aéroport. Dans le hall, un gardien de sécurité est venu me rencontrer. Il tenait à me parler, d'homme à homme.

Devant son air autoritaire, sa carrure imposante et son uniforme impeccable, une même angoisse subite nous a réunis tous les trois. Comme il se doit, je vous ai adressé une moue rassurante de mâle protecteur, puis je me suis éloigné quelque peu en compagnie de l'inconnu, un gros Black qui te reluquait d'une curieuse façon, comme s'il te connaissait.

Il venait de te reconnaître, m'a-t-il avoué, comme déstabilisé.

Le type avait eu vent de ta fugue et il voulait m'informer, pour me rassurer, parce que lui aussi, il était père d'une grande fille fuyante. Pendant la nuit, il t'avait aperçue en train de lire sous un lampadaire, sur un banc de parc, bien à l'abri dans la cour intérieure de l'hôtel. Il t'a vue quitter les lieux au petit matin, tu as passé par une porte latérale qui donnait sur un couloir menant à la rue.

Le gardien m'a tendu la main. Je l'ai serrée chaudement. Il m'a dit que ma fille devait tenir beaucoup à moi, pour m'avoir fait ce coup-là. Tous deux, nous avions de l'eau dans les yeux.

J'ai gardé en mémoire une de ses phrases réconfortantes : *Between fathers, we are brothers.*

Voilà. Maintenant, tu sais que je savais.